

Sarraute associe l'ombre divine à la pulsion freudienne par l'entremise de ses tropismes. À certains moments très théoriques, ces développements culminent dans le rapprochement qu'il devient possible d'établir entre le vide supposé de la parole et l'abandon maternel qui a marqué Sarraute dans sa jeunesse.

Le troisième chapitre est consacré à l'œuvre de Pierre Guyotat, dont on sait qu'elle est des plus singulières. Certains ont parlé dans son cas d'une littérature transgressive, conçue à partir d'une langue sale, illisible, décomposée, prostituée, mais où le regard, forcé au renoncement, abolit la représentation. Langue purement sonore qui convierait à un désir d'absolu, avec pour résultat une division du *tsélem*, où pointe une interrogation fondamentale sur la faute originelle, sur la consigne divine de gagner son pain et de procréer à la sueur de son front, « et la sueur ignoble a toujours été sa réponse à ce qu'il appelle l'injonction biblique ». Le réel décrit par Guyotat, qui ne peut être mis en images, fait de l'écriture un véhicule qui « rejoint la dimension prophétique de la vision et le statut des images du rêve », et là se trouve la base juive de la démarche de l'auteur. En ramenant la langue à son origine, Pierre Guyotat renoue avec le père, et si la rencontre avec l'idole s'impose, confinant à une atmosphère de violence, ce n'est que pour mieux mettre le « savoir [...] au service d'une figurativité qui attende à l'image humaine ».

Anne Éline Cliche est reconnue autant pour ses textes de création que pour ses études littéraires, et cette dimension double de son travail se reflète dans *Tu ne te feras pas d'image*. Ses mots porteurs de vérités adroitement exposées apparaissent sur la page dans un élan de sagacité toujours contrôlé, et le propos gagne ainsi en clarté. Il n'en demeure pas moins que son ouvrage s'adresse au premier chef aux adeptes de l'approche psychanalytique, et le caractère quelque peu hermétique du propos pourra en décourager certains. Cliche a choisi d'analyser des œuvres d'auteur.e.s qui vraisemblablement appréciaient déjà de leur vivant la psychanalyse, ce qui lui donne une prise solide sur le matériau à l'étude. Et si l'on souhaitait qu'un lien plus étroit unisse les chapitres entre eux, cet ouvrage constitue tout de même une pierre de taille dans l'édifice du savoir littéraire.

JEAN-PIERRE THOMAS

Département d'études françaises,
Collège universitaire Glendon, Université York

Vers Deleuze : Nature, pensée, politique, s. la dir. d'Yves Couture et Lawrence Olivier, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Mercure du Nord, 2018, 376 p., 30,00 \$

Réunissant onze contributions de chercheurs principalement de l'UQAM et de l'Université d'Ottawa, l'ouvrage collectif *Vers Deleuze : Nature, pensée, politique* reprend sans nécessairement le vouloir la problématique bien connue pour les lecteurs de Deleuze qu'est celle-ci : comment lire Gilles Deleuze ? C'est la

même problématique qui m'avait fait plonger dans l'œuvre « de jeunesse » de Deleuze il y a maintenant près de quinze ans, une problématique que j'avais découverte à la fin de mon baccalauréat en lisant un numéro spécial du magazine français *Sciences Humaines* intitulé « Foucault, Derrida, Deleuze : Pensées rebelles » (2005) : comment lire Deleuze lorsqu'on sait, comme on le considère généralement, qu'il lisait *mal* les auteurs qu'il commentait ? Cette problématique éthique et politique de la lecture, même si elle n'est pas toujours énoncée dans les différentes contributions de l'ouvrage, constitue pourtant le fil rouge implicite qui nous montre la difficulté qu'un interprète a à lire Deleuze : faut-il lire Deleuze comme il lisait, en lui faisant un enfant monstrueux dans le dos (voir la « Lettre à Cressole », citée à quelques reprises) ? C'est, admettons-le, une question de « jeunesse » pour celui ou celle qui désire interpréter — mais « jeunesse » au sens où cette question ne pourra jamais nous laisser en repos.

Les raisons du choix de Deleuze pour penser collectivement sont énoncées dans l'introduction signée par Yves Couture, un des directeurs : « La première : Deleuze est un des penseurs qui pose de la façon la plus systématique le problème des liens complexes de l'Un et du pluriel. La seconde : ce problème traverse l'ontologie, la politique, l'éthique, l'esthétique et la réflexion sur la nature et la dynamique de la pensée elle-même, sans qu'il soit sans doute possible de déterminer lequel de ces lieux serait premier de fait ou de droit. » S'articulant à partir de ces deux « lignes de force », les textes réunis se présentent comme des interprétations de l'œuvre deleuzienne, chaque fois à partir d'un thème singulier, divisé en trois parties qui pourraient se voir à l'image de la tripartition stoïcienne de la philosophie : la physique, la logique/dialectique et l'éthique.

La partie intitulée « L'immanence : la vie » rassemble les articles de Jean-Sébastien Laberge, David Hébert et Francis Lapointe. Le premier, avec « L'ontothéologie : Deleuze-Uexküll-Spinoza », et le dernier, avec « Le *Spinoza* de Deleuze, ou comment Deleuze devient philosophe », ont en commun d'avoir voulu chercher à comprendre à leur manière la réappropriation des auteurs par Deleuze : on y trouvera ainsi d'intéressantes réflexions sur les lectures que Deleuze faisait de von Uexküll et de Spinoza. De manière très pédagogique, Hébert, dans l'article « De la matière à la politique segmentaire chez Deleuze et Guattari », explique la variation continue de la géologie préorganique à la Mécanosphère politique. On en retient ici comme ailleurs l'importance de la multiplicité et d'une conception de la nature comme immanence radicale.

La deuxième partie, « Différence et philosophie », débute avec l'article tout à fait original « Gilles Deleuze : de la représentation à la vie » de Martin Robert qui se questionne sur le « style » deleuzien. À partir d'une lecture formelle de l'écriture de Deleuze (en particulier de *Différence et répétition*), Robert témoigne de l'indissociabilité du contenu de la pensée et de son expression. Il s'agit d'un texte très novateur à mettre en parallèle avec le *Portrait oratoire* de Claude Jaeglé. Cette partie se poursuit avec un article de Lawrence Olivier, « Comment Deleuze lit la philosophie? Lecture et écriture anexactes », qui peut sembler déconcertant de prime abord. Sous la forme de questionnements incessants sur le sens à donner à l'interprétation chez Deleuze, comme machine a-signifiante, Olivier met constamment

en question la possibilité même du sens à travers la lecture. Cette partie se conclut avec « Les stoïciens dans *Logique du sens* » d'Alexis Richard, qui présente l'usage de ces philosophes chez Deleuze, et le texte de Nicolas Gendreau-Richer, « Deux chemins de la critique de l'identité : la multiplicité deleuzienne et la négativité adornienne », qui compare deux manières de « sortir de l'Un » : alors qu'Adorno refuse à la dialectique le moment de la synthèse (critique historique), Deleuze affirme le multiple toujours déjà là (critique géophilosophique).

Les articles de Sylvie Goupil, de Laurent Alarie, d'Yves Couture et d'Aurélien Chastan terminent l'ouvrage avec la partie intitulée « Quel devenir politique ? » Chacune de ces contributions tente de relire la question politique à partir d'un lieu différent (et de certains auteurs) : Goupil (« La pensée du dehors comme pensée du devenir politique ») s'intéresse au concept esthétique d'une « pensée du dehors » (expression de Foucault reprise par Deleuze, mais que celui-là empruntait déjà à Blanchot) ; Alarie (« La multitude, prolégomènes à un sujet politique? De Deleuze et Guattari à Hardt et Negri ») tente de cerner les différences entre les couples Deleuze-Guattari et Hardt-Negri dans une réflexion sur la multitude comme nouveau Sujet politique ; Couture (« Différence et démocratie : le cas Deleuze ») reprend la question de la démocratie en parallèle à une lecture de Platon et de Tocqueville ; finalement, Chastan (« L'anarcho-capitalisme dans *Mille Plateaux* : une négation totale de la vie politique? ») revient sur une critique énoncée contre Deleuze par laquelle on tente d'identifier sa pensée à l'anarcho-capitalisme (ou néolibéralisme). Ces contributions participent à l'effort encore actuel de redécouvrir ce que la pensée politique deleuzo-guattarienne peut nous apprendre sur notre contemporanéité.

En conclusion, on pourrait demander aux contributeurs de cet ouvrage ce qu'ils ont à dire du *hic et nunc*, de l'ici-maintenant qui se présente parfois comme un *erewhon* — un nulle-part et un ici-maintenant toujours à refaire. La postface écrite par Lawrence Olivier (« Vers Deleuze » qui donne son titre à l'ouvrage) ne s'en cache pas : l'objectif était d'abord d'alimenter une pensée collective à travers le dialogue ; et pour cela, nul n'a à se justifier. Je me permets quand même cette question, en quelque sorte pour faire référence à ces « Lettres canadiennes » dans lesquelles le présent compte rendu sera publié : que dit cet ouvrage du lieu où il est publié aujourd'hui ? Pas grand-chose à première vue : alors que les contributeurs et la contributrice sont tous disséminés de part et d'autre de la route 417 ontarienne (on peut aisément imaginer les participants ottaviens à ce livre devoir se déplacer pour rencontrer leurs collègues à Montréal), peu de signes permettront aux lecteurs de déceler quoi que ce soit de ce lieu écartelé. Est-ce une faute ? Non : nul ne doit se sentir obligé de parler du lieu d'où il parle, ou de le manifester d'une quelconque manière ; mais sans doute le fait-on toujours, et, en ce sens, le lieu de l'interprétation deleuzienne dans le Nord-Est américain franco semble peu conscient de sa propre situation. Mais peut-être que ce qu'il montre, en le cachant, c'est la difficulté de parler de ce lieu *avec* Deleuze. Je ne veux pas terminer cette recension en distribuant les réprimandes, mais j'ose tout de même demander pourquoi, collectivement (et je m'y inclus), nous répondons si difficilement ici,

maintenant, *encore*, à ce que Deleuze nous enjoignait de faire (dans *Dialogues* avec Claire Parnet) : expérimentez, n'interprétez jamais !

RENÉ LEMIEUX

Département des arts, langues et littératures, Université de Sherbrooke

L'acte littéraire à l'ère de la posthistoire, s. la dir. de Pierre Ouellet, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Intercultures, 2017, 300 p., 35,00 \$

L'acte littéraire à l'ère de la posthistoire découle d'un colloque tenu à Montréal en 2015, événement s'inscrivant à l'intérieur d'un triptyque international (colloques à Paris en 2014 et à Sienne en 2016) portant sur les questions de littérature en régime postmoderne. Des traces de l'événement persistent d'ailleurs à l'intérieur de certains textes, ce qui ne manque jamais de créer un étrange effet de décalage temporel pour le lecteur qui se trouve forcément *a posteriori* de « cette séance matinale » à laquelle il n'a jamais participé. Les dix-neuf textes composant ce livre sont regroupés autour de six grands axes : « Qu'est-ce que l'acte littéraire ? », « Fin de l'histoire, fin de la littérature », « Mémoire, empathie, territoires », « Puissance et impuissance de la littérature », « Efficience symbolique et performativité » et « Survivance et survenue ». Si de telles questions semblent tout aussi porteuses que pertinentes pour l'étude de la littérature contemporaine, la nature disparate (pour ne pas dire hétérogène) des contributions montre vite les failles du projet.

Comme le mentionne Pierre Ouellet dans son texte de présentation, les articles réunis dans cet ouvrage « visent à caractériser, chacun à sa manière, le type "d'efficacité symbolique" propre à la littérature de ces dernières années ». Ce « chacun à sa manière » est l'expression clé ici, car le problème majeur de ce livre n'est pas tant lié au large ratissage proposé qu'au manque de direction formelle claire : se succèdent en effet analyse textuelle, texte théorique, essai littéraire, essai philosophique, essai subjectif classique, essai polémique, et même texte à tendance créatrice. Évidemment, chacun de ces genres n'est pas en lui-même lacunaire ou inapproprié ; c'est l'accumulation qui pose problème.

Le texte liminaire démontre d'ailleurs bien la difficulté d'assurer une intégrité au tout : Ouellet présente l'ouvrage dans ses très grandes lignes à l'aide de considérations générales, et ce, en deux pages seulement ; ni contextualisation ni vue d'ensemble visant à unifier, autour de l'acte littéraire ou de la posthistoire, les questions, les enjeux et les approches des seize contributeurs et trois contributrices. Ajoutons à cela la variété des corpus abordés (textes français, québécois, américains, italiens, bulgares... issus des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles) et les divergences de degrés dans la plongée à l'intérieur des œuvres (car il y a un peu de tout, de la longue paraphrase à l'analyse rigoureuse, en passant par le propos théorique distant de toute œuvre littéraire précise). L'ensemble en laissera plus d'un perplexe.

Copyright of University of Toronto Quarterly is the property of University of Toronto Press and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.